

LES FANTÔMES DE SAN FRANCISCO

— Il est fait moitié en acier et moitié en rêve, dit Jack.

— C'est le plus beau que j'aie vu de toute ma vie, dit la fille.

— Quand j'étais petit, je pensais qu'il était en or. J'étais sûr qu'il avait été construit avec l'or qu'on avait découvert en Californie.

Ils parlaient du Golden Gate Bridge, qu'ils apercevaient au loin sur la droite, émergeant d'une masse de brouillard, tandis qu'ils s'engageaient sur un autre pont, le Bay Bridge, pour traverser la baie qui les séparait de San Francisco.

Le voyage touchait à sa fin.

Ils étaient partis de Gaspé, où Jacques Cartier avait découvert le Canada, et ils avaient suivi le fleuve Saint-Laurent et les Grands Lacs, et ensuite le vieux Mississippi, le Père des Eaux, jusqu'à Saint Louis, et puis ils avaient emprunté la Piste de l'Oregon et, sur la trace des émigrants du XIX^e siècle qui avaient formé des caravanes pour se mettre à la recherche du Paradis Perdu avec leurs chariots

tirés par des bœufs, ils avaient parcouru les grandes plaines, franchi la ligne de partage des eaux et les montagnes Rocheuses, traversé les rivières et le désert et encore d'autres montagnes, et voilà qu'ils arrivaient à San Francisco.

La ville était couverte de brouillard.

L'homme et la fille ne savaient pas où aller. En sortant du pont, ils prirent une rue qui suivait les quais; la rue, qui s'appelait l'Embarcadero, les conduisit à diverses installations pour touristes: le Fisherman's Wharf, la Cannery (un vieil immeuble en briques aménagé en boutiques et magasins), une petite plage, un vieux fort, un musée maritime, un club de yacht, un parc nommé Victoria Square et enfin le Palace of Fine Arts, vestige d'une exposition internationale tenue en 1915.

Ils flânèrent sur les quais et dans les boutiques, mais il y avait vraiment trop de touristes... et de gens qui cherchaient à vendre des choses aux touristes; les uns et les autres, au bout d'un moment, leur parurent insupportables et ils se réfugièrent sur la petite plage.

Ils s'assirent dans le sable.

L'île d'Alcatraz était en face d'eux. Et lorsqu'ils se retournaient pour voir la ville, ils apercevaient les *cable cars* qui bringuebalaient sur la pente abrupte de la rue Hyde, avec leur chargement de touristes, en faisant résonner le cling-clang insolite de leur clochette à chaque intersection. Au flanc de la colline, les teintes pastel des maisons adoucissaient le paysage.

La fille enleva ses « running shoes » et s'avança au bord de la baie. Elle demeura quelques instants immobile, les pieds dans l'eau et les yeux fixés sur les murs beiges de la vieille prison d'Alcatraz. Puis elle revint vers l'homme, qui était resté assis dans le sable avec le chat sur ses genoux, et elle vit qu'il regardait lui aussi vers l'île.

— C'est la fin de l'été, mais l'eau est aussi froide que sur la Côte Nord! dit-elle. À quoi pensiez-vous?

— Je pensais à Burt Lancaster, dit-il.

— À cause du film *Les Oiseaux d'Alcatraz*?

— Bien sûr. Et aussi parce que c'est un acteur que Théo aimait beaucoup. Mon frère aimait aussi John Wayne, Gary Cooper, Alan Ladd, Randolph Scott, Kirk Douglas... Et vous, à quoi pensiez-vous?

— Aux Indiens. Ils se sont emparés de la prison en 1969 et ils ont déclaré que l'île était un territoire indien.

Elle souriait.

— Et qu'est-ce qui est arrivé? demanda l'homme.

— Les policiers ont établi un blocus autour de l'île, dit-elle, et ensuite...

Elle écarta les bras en signe d'impuissance et, pivotant sur ses pieds nus, elle se tourna vers la ville et fit une profonde révérence. Son geste semblait dire que les Indiens perdaient toujours, qu'ils avaient perdu cette fois encore et qu'il n'y

avait rien à faire. C'était le destin ou quelque chose du genre.

— Tout de même, dit-elle. C'est une belle ville !

— Oui, mais il fait froid ! dit l'homme. On s'en va ?

Le soleil n'arrivait pas à percer le brouillard et ils frissonnaient à cause de l'humidité qui les pénétrait jusqu'aux os.

Ils se hâtèrent de regagner le Volkswagen. L'homme s'installa au volant. Après avoir jeté un coup d'œil sur un plan de la ville, il décida de rouler un moment dans Bay Street, mais il tourna à droite et prit Columbus lorsqu'il vit un panneau signalant que le quartier de North Beach se trouvait dans cette direction. Le nom de North Beach évoquait pour lui des souvenirs liés aux beatniks et à Jack Kerouac.

On the Road était un des livres que la Grande Sauterelle avait « empruntés » au cours du voyage parce qu'il était mentionné dans le dossier de police de Toronto. Elle l'avait trouvé en version française dans une bibliothèque de Kansas City ; elle le connaissait déjà, mais elle avait eu du plaisir à le relire. « Qui n'a pas relu n'a pas lu », disait-elle. Pour sa part, l'homme avait préféré garder intact le souvenir de sa première lecture : il se souvenait d'un voyage ayant les allures d'une fête continuelle, qui était raconté dans un style puissant et enchevêtré comme les routes immenses de l'Amérique ; alors il s'était contenté de relire la préface, dans laquelle il avait souligné cette phrase :

La route a remplacé l'ancienne « trail » des pionniers de la marche vers l'Ouest ; elle est le lien mystique qui rattache l'Américain à son continent, à ses compatriotes.

Ils virent tout de suite que North Beach était un quartier très spécial, alors ils abandonnèrent le vieux Volks sur le parking du Safeway, au coin de Chesnut, et ils mirent des chandails de laine pour aller à pied dans l'avenue Columbus. Même s'il avait grandi depuis le début du voyage, le chat noir acceptait encore de se balader dans le capuchon de la Grande Sauterelle ; il avait trouvé une nouvelle position : au lieu de dormir en boule au fond du capuchon, il se tenait debout, les pattes et le menton appuyés sur l'épaule de la fille.

Ils passèrent devant un immeuble en briques rouges qui abritait la bibliothèque du quartier. Un peu plus loin, sur la gauche, il y avait un parc appelé Washington Square.

— Ah oui, dit l'homme, Kerouac venait souvent par ici.

Il parlait comme si Jack Kerouac était une vieille connaissance ; à la vérité, il n'avait lu que deux de ses livres et quelques articles sur lui dans des revues.

— Une fois, il avait acheté un gallon de vin blanc, dit-il. Le vin qu'il préférait à cette époque était du tokay, une marque bon marché. Alors il s'est amené dans le parc avec sa petite cruche de tokay et il s'est mis à boire. Il s'est assis au pied d'un arbre et il a bu jusqu'à ce qu'il ne reste plus

une goutte de vin, et ensuite il était complètement soûl et il s'est endormi dans l'herbe.

Washington Square était un parc ordinaire, un carré de verdure avec des arbres, des bancs, quelques monuments et un coin pour les enfants, mais tout à coup, avec la présence de Kerouac, tout était transformé. Des formes suspectes étaient allongées dans l'herbe. À cause du brouillard, l'herbe était certainement mouillée, et pourtant il y avait des vieux et des *bums* qui étaient étendus et dormaient, enveloppés dans des journaux ou des couvertures de toile. Le parc était envahi par les fantômes du passé.

La Grande Sauterelle réfléchissait.

— On aurait dû s'arrêter à la bibliothèque, dit-elle.

Elle avait raison : Théo était peut-être un abonné de la bibliothèque. Ils revinrent sur leurs pas et poussèrent la porte de l'immeuble en briques.

La bibliothécaire était une fille grande et maigre avec de longs cheveux noirs. Elle ressemblait curieusement à la Grande Sauterelle, sauf que ses traits étaient à demi chinois et à demi mexicains ; son visage, à cause de cette double origine, était doux, un peu étrange et très émouvant à regarder.

Le nom de Théo n'était pas au fichier des abonnés. La Grande Sauterelle demanda à la fille si elle voulait bien regarder aussi les fiches des années précédentes. La fille secoua la tête : les vieilles fiches se trouvaient à la bibliothèque centrale du Civic Center, rue Van Ness. Elle les regardait avec une grande patience et un sourire chaleureux. Jack

lui raconta brièvement l'histoire de son frère et elle fit signe qu'elle comprenait. Elle dit que si Théo avait fait un séjour à North Beach, il y avait un homme qui pouvait leur donner des renseignements sur lui et c'était le patron du café Trieste. Elle leur écrivit l'adresse sur un bout de papier. Ce n'était pas loin. Ils pouvaient s'y rendre à pied.

— Thank you very much ! dit Jack en lui serrant la main. It's very kind of you !

— You're very welcome ! dit-elle et ses yeux bridés se mirent à pétiller.

La Grande Sauterelle, se penchant au-dessus du comptoir, mit ses grands bras maigres autour du cou de la fille et l'embrassa sur les deux joues.

— C'est exactement ce que je voulais faire, dit l'homme quand ils furent sortis, mais je n'ose jamais parce que ça me gêne et que j'ai peur de passer pour un vieux maniaque.

Dehors, le brouillard s'était retiré. Il était onze heures du matin. Il faisait un soleil magnifique et la rue était inondée de lumière. En repassant devant Washington Square, où traînaient les fantômes du passé, ils remarquèrent cette fois l'énorme phallus de la Coit Tower qui se dressait au sommet de Telegraph Hill.

Ils marchaient dans l'avenue Columbus en regardant tout autour d'eux. Ils rencontraient toutes sortes de gens : des Chinois, des Italiens, des Français, des Allemands, et il y avait des odeurs de café, de pizza et de pâtisserie qui flottaient un peu partout. Une colline s'élevait à leur droite et une

autre à leur gauche, et toutes les deux étaient couvertes de maisons bleues, roses, blanches ou jaunes avec des fenêtres en saillie ; ils se trouvaient comme dans une petite vallée.

Au coin de Columbus et Vallejo, la fille s'arrêta, bloquant la circulation ; les passants étaient obligés de les contourner.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Jack.

— Rien de spécial, dit-elle, sauf que je me sens bien. Ça fait longtemps que je ne me suis pas sentie aussi bien.

Le chat grimpa sur son épaule. Elle le prit dans ses bras et esquissa un pas de danse sur le trottoir. Tout à coup elle s'immobilisa.

— Regardez !

Elle montrait du doigt une enseigne dans la rue Vallejo, à leur gauche : c'était le café Trieste.

— J'ai faim, dit-elle. Quelle heure est-il ?

— Presque midi.

Ils entrèrent au Trieste. Le café était bondé, mais ils trouvèrent une petite table dans un coin. On ne faisait pas le service aux tables. Jack alla commander des sandwiches et du café au comptoir : c'était une bonne occasion de parler au patron, mais il n'osa pas.

— Qu'est-ce que vous lui avez dit ? demanda la fille quand il revint avec le lunch.

— J'ai dit : *Two sandwiches and two cappuccini.*

— Et alors ?

— Alors il a dit : *Small or big, the cappuccini ?*

— Et ensuite ?

— Ensuite j'ai dit *small* et c'est tout.

— Voyez-vous ça ! dit-elle en riant. Il traverse l'Amérique d'un bout à l'autre et il n'est pas capable de dire : « Do you know a guy named Théo ? »

— J'aurais dû apporter une photo, dit Jack. Je ne comprends pas comment j'ai fait pour oublier une chose pareille.

— Je vais aller lui parler, dit la fille en buvant une gorgée de café.

Elle lui donna le chat et se dirigea vers le comptoir.

Jack s'attendait à voir le patron faire signe que non, mais il se mit plutôt à sourire. Il avait l'air d'expliquer quelque chose. Près de l'entrée, en face du comptoir, des gens étaient assis sur l'appui de la fenêtre et discutaient avec animation. Il y avait aussi des gens tout seuls. Une fille lisait les petites annonces du *Bay Guardian*. Un homme maigre, qui avait les traits d'un Espagnol, les cheveux très noirs et le teint sombre, tenait une guitare sur ses genoux, mais il ne jouait pas. Le mur qui se trouvait à la gauche de Jack était couvert de photos, dont certaines avaient été prises au Trieste.

La Grande Sauterelle revint avec le patron. Il lui demanda de s'approcher du mur et lui montra une photo sur laquelle on voyait un groupe de personnes assises autour d'une table ; il mit le doigt sur une des personnes de la photo.

— That's him, dit-il.

— Thank you, dit la fille, et le patron retourna à son comptoir.